

ces jours derniers dans la chapelle de l'église des Pères du Saint-Sacrement.

\* \*

Lundi, 2 juillet, s'est éteint doucement, à l'Hôtel Dieu de Montréal, ce vieillard bienfaisant que toute notre population connaissait et révérait sous le nom familier de Père Mazurette.

\* \*

M. Auguste Burdeau, républicain, a été élu président de la Chambre Française par une forte majorité. C'est un homme d'une grande expérience en matière politique, et qui, deux fois déjà a été ministre.

\* \*

On a commencé la construction d'un pont suspendu gigantesque entre New-York et New Jersey. Le pont de Brooklyn pourrait tenir tout entier sous la travée principale de cette construction colossale.

\* \*

Comme marque de sympathie pour le malheur qui vient de frapper la France, l'empereur Gaillaume a signé la grâce des deux officiers français, Dagony et Malevas, qui avaient été, sous soupçon d'espionnage, enfermés dans une forteresse.

\* \*

Un train du Pacifique a passé, le 3 courant, à travers un pont près de Mooseville (Maine), cinq personnes ont été tuées. Cette catastrophe est due à la malveillance de misérables qui avaient placé des madriers sur la voie pour faire dérailler le train et le piller ensuite.

\* \*

Six grands édifices qui formaient la cour d'honneur de l'exposition de Chicago, ont brûlé samedi dernier. En trois endroits à la fois on a vu le feu se déclarer et... un homme se sauver. Sur quatre-vingts acres, l'incendie s'étendait, immense, effroyable ! Cinq pompiers ont disparu, un homme a été brûlé et une pompe perdue, durant cette vaste conflagration. Décidément, si les Américains possèdent le meilleur système pour éteindre les incendies, ils doivent connaître aussi merveilleusement celui de les allumer !

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. A., Montréal.—Votre sonnet aurait grand besoin de correction avant d'être publié.

Ovide.—Impossible de livrer votre sonnet à l'impression ; il faudrait presque le refaire en entier.

L. de M., Montréal.—La place nous a manqué pour publier votre dernière poésie, qui, du reste, n'est pas très bien réussie ; comme vous avez fait mieux que cela déjà, il vaudrait mieux ne pas la faire paraître.

R. R., Ottawa.—Reça votre nouveau manuscrit, que nous publierons bientôt.

Violette.—Soumis à la rédaction.

P.-G. R., Lévis.—Paraîtra sous peu.

## LA MORT DU SULTAN DU MAROC

(Voir gravures)

La mort subite de Muley-Hassan, le sultan du Maroc, a causé en Europe une profonde et légitime émotion. La question marocaine est, en effet, plus immédiatement intéressante et plus fertile en conjectures menaçantes que la question d'Orient.

Aussitôt après la mort du sultan, les troupes ont proclamé souverain son fils préféré, dont nous donnons le portrait en première page.

C'est à la date du 15 juin que le nouveau sultan a été solennellement proclamé, à Tanger.

Muley Abdul-Azis est de forte constitution ; il

est de taille moyenne, le teint foncé, les traits réguliers ; il est excellent cavalier et chasseur intrépide. Très instruit, il aime l'astrologie, l'histoire, la lecture du Koran ; il parle le français.

On le dit très affecté de la mort de son père, dont il a fait déposer le corps dans le caveau du palais impérial d'Arech, où reposent les restes de plusieurs chérifs. Pendant trente jours, des gardes veilleront à la porte du caveau.

Le nouvel empereur a nommé son oncle, Muley-Ismaïl, calife de Fez. Il a assisté en personne aux funérailles de son père, et n'a consenti à faire usage des insignes impériaux, le fameux parasol et cheval blanc, qu'après l'enterrement de Muley-Hassan.

Le portrait que nous publions a été fait d'après nature, par un jeune peintre français, M. Saint-Blancat, qui a résidé longuement au Maroc et qui a vu le nouvel empereur un jour de fête religieuse, à Fez, où, en l'absence du défunt empereur, son fils préféré, Abdil-Azis présidait la cérémonie. Voici comment il raconte cet événement :

" Jamais le jeune prince n'était sorti du palais, et il avait vingt-deux ans. Nous eûmes la rare fortune de le voir, et d'être les premiers Européens qu'il recevait, et à qui il devait souhaiter la bienvenue.

" Nous reçûmes l'ordre d'aller nous ranger de front avec notre escorte, sur un point déterminé, et là, il devait venir nous parler et nous serrer la main. L'ambassadeur avait endossé son uniforme de cérémonie, et moi, j'avais eu soin de me munir de mes crayons et de mon album. Nous attendîmes une demi-heure environ, tout en assitant à des fantasias échevelées auxquelles prenaient part des Arabes et des Berbères.

" Le cortège approchait lentement, au son des flûtes, des musettes, des tams-tams, au chant de versets du Coran, aux cris de la foule, avide de voir ce jeune saint, futur successeur de son père.

" Il avançait vers nous, et à mesure qu'il approchait, je constatais sa timidité et son embarras. Il était tout droit sur son cheval blanc, entouré de grands nègres, agitant des mouchoirs de soie blanche pour chasser l'air impur.

" Il s'approcha alors de nous et nous adressa alors quelques mots bienveillants que l'interprète nous traduisait. Je remarquai son visage doux, ses regards vagues et incertains...

" Peu après le cortège reprit sa marche aux acclamations des assistants.

" Le futur empereur était passé..."

## LES FORÇATS DE LETTRES

Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson prochaine ; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour : chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie !

Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin de l'acte ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de la copie enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment.

Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les ans des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre !

une fois célèbre, on est coté ! une fois coté, on est riche ! une fois riche on est libre ! Libre ! Voilà le rêve de toutes les minutes, irréalisable ! Mais le journal est pressé ; mais le théâtre ne peut attendre ? nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois ! nous passerons les nuits ! Et la force ? Nous prendrons du café. Et l'inspiration ? nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, presse-toi comme un citron jusqu'à ce que tu dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétéation arrive et que la mort termine tout.

Alors, on pénètre chez l'homme connu. On y trouve le désordre, l'indigence, une ancienne maîtresse dont il avait peut-être fait une épouse dans une heure d'épuisement ou de lyrisme, de malheureux enfants déjà vêtus de noir, étonnés et pleurant à tout hasard. Cela sent encore le tabac de la vieille. Il aimait tant à fumer ! Pauvre garçon ! On lui avait dit que ça lui ferait mal, mais il ne pouvait s'en déshabituer ! Quelques amis l'accompagnaient au cimetière, escortés quelquesfois d'une foule curieuse ou sympathique, car on l'aimait bien. Il était si gai,—par moments !

On raconte sur lui des anecdotes ; on parle sur sa tombe ; on lui met une pierre plate sur le nez ; on revient manger un morceau ; on bâcle quelques articles nécrologiques ; on le découpe, on le débite pendant deux ou trois jours, on en mange, on en vit ; on lui souscrit un monument, on écrit au ministère, on obtient une pension pour la veuve, une bourse pour un des enfants ; et puis il faut reprendre cette existence frénétique qui l'a tué. Adieu, grand homme d'un an, d'un mois, d'un jour ! Il ne reste plus rien de toi. Dors tranquille enfin, voici l'éternelle nuit !

C'est dans cet enfer, dans ce baigne, que des milliers de jeunes gens se précipitent en riant, de bonne foi, trompés par la surface, croyant y rencontrer la fortune et la renommée comme on rencontre une charrette sur un grand chemin, au lieu de se cramponner au travail obscur, patient, certain, qui fait les hommes robustes, sereins, respectés, utiles et bons. J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière ; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'avais vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne s'agit plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles qui m'a éclairé pour que j'en sorte et qui m'a accordé une commutation de peine. Non ! Dante, que l'on invoque toujours quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouver ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête comme Sisyphe roulait son rocher et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle !

ALEXANDRE DUMAS, fils,  
De l'Académie Française.

## ATTENTAT CONTRE M. CRISPI

(Voir gravure)

Malgré la surveillance organisée autour du président du conseil, victime de menaces qui faisaient prévoir un attentat, on n'a pu réussir à prévenir la tentative qui mettait sa vie en péril dans l'après-midi du 16 juin.

Comme il descendait en voiture, vers deux heures, un jeune homme s'est approché de la portière et a tiré un coup de pistolet à l'intérieur.

L'agresseur a été aussitôt arrêté, avant d'avoir eu le temps de braquer de nouveau son arme sur M. Crispi, qui n'avait pas été atteint.

L'auteur de ce criminel attentat répond au nom de Pietro Lega, anarchiste des plus dangereux.

A son arrivée à la Chambre, M. Crispi a été félicité en termes éloquents, par le président de la Chambre, qui a exprimé son horreur pour cet attentat.